

chercher ses enfants. Je lui écrivais sous leurs noms et je la faisais courir de côté et d'autre, en dépit des difficultés, des intempéries et des dangers. Pensé six ans, elle courut de la sorte; et au moment où elle croyait trouver ses enfants; c'était toujours un nouveau malheur que je lui suscitais. Enfin elle ne put tenir davantage contre cette multiplicité de catastrophes et d'infortunes. En 1840, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la tint au lit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trois ans. Elle avait conservé de moi un anneau que j'avais aussi juré de recouvrer. Elle mourut enfin dans toutes les tortures de la vie humaine. Ses deux filles n'ont jamais connu leur mère, non plus que leur père. L'aînée est maintenant âgée de douze ans et l'autre de dix. Puisque vous connaissez leur histoire, je pourrai vous les faire voir: elles sont maintenant à Québec. Ma vengeance n'était pas encore terminée. Ma seconde victime étant morte, j'offris à une société d'étudiants en médecine de leur fournir un sujet, s'ils voulaient m'aider. Je l'enlevai de sa tombe, je pris son cœur et le doigt qui portait l'anneau que je lui avais donné. Je viens de terminer l'opération, qui m'a mis en possession de son cœur et du doigt qui portait l'anneau, don de mes premiers amours. Ainsi donc, je suis vengé. Elle m'avait percé le cœur, je le lui ai rendu. Si jamais vous aimez, puissiez vous n'entendre pas la bouche d'une femme vous dire:

“Je ne t'aime pas.”

—“À la santé et madame et bonjour.”

Il avait sorti de sa poche un autre petit vase qui contenait le doigt et l'anneau; il les reprit tous les deux, et ferma la porte en sifflant son *God save the Queen*.

Je la revis le lendemain et j'allai avec lui visiter les deux rejetons de cette malheureuse union,..... deux anges de beauté de candeur et d'innocence.

J. D.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

UN BAL

DE

## FAUBOURG.

(Suite.)

—Comme il vous plaira, lui dis-je; allons nous rasseoir.

Au fait, je n'avais pas envie de danser, et j'aimais beaucoup mieux voir la fête que d'y prendre part. D'ailleurs, je ne craignais plus le reproche de mesquinerie, j'avais payé. J'écoutais et je regardais, quand j'entends:

—Dis donc, Jos, dit Coq, ça te casse, le monsieur.

—Quoi, Sophie? je m'en soucie comme de ma première chemise.

—Faut bien laisser faire ce qu'on ne peut pas empêcher.

Vas au diable; si je voulais de ta Julie avec ses yeux bleus tirant sur le vert, tu ne durerais pas longtemps, vas!

—Oui, mais en attendant, ça te casse toujours.

On sent bien que Julie n'avait pas entendu ce dialogue.

Le rill, cependant, commença. Jos dansait comme un ouragé, Coq riait en dansant de l'air le plus moqueur et le plus narquois possible. D'autres, échauffés par des mouvements à se disloquer les membres, jetaient bas leurs gilets dans un coin, sans que ça les dérangeât le moins du monde; quelques-uns faisaient partir leurs souliers par une brusque secousse du pied, et restaient en chaussons: personne n'en faisait cas, je restais seul étonné, mais je me gardais bien de le faire paraître.

Les musiciens, le joueur de violon, le fifre et le tambour, étaient bien les trois figures les plus prétentieuses que j'aie jamais vues en fait de figures artistiques. Au reste l'admiration, dont ils étaient l'objet, les justifiait d'une partie de leurs prétentions. En effet, tout allait pour le mieux, le violon n'avait qu'une note et demie plus cas que le fifre, (un fifre doit toujours être plus haut qu'un violon,) et